

## SUR LE DESSIN DE LÉO MARCHUTZ

Aujourd'hui que le mot dessin évoque généralement un trait de fer, monotone et inflexible, il est intéressant de constater. combien celui de Léo Marchutz est loin de ce signalement.

S'il est admis ceci : le dessin est essentiellement le rapport de deux tons, le blanc et le noir, il sen faut de beaucoup que les artistes l'entendent de la *même* façon. Il y a le dessin chargé de couleur et celui qui en est dépourvu. Celui de Marchutz est un dessin *de* peintre. C'est-à-dire dessin sans imitation de la peinture, cependant, et encore moins imitation de la sculpture. Un art se suffisant à lui-même.

Je devrais donc, en écrivant sur son art, rechercher comment il parvient à atteindre, avec les seules ressources du blanc et du noir, à une expression aussi complète. Partir d'une qualité picturale et ne pas chercher à caricaturer la peinture, comment cela ? - C'est que le dessin, chez beaucoup de peintres, n'est que préparatoire : étapes, recherches en vue d'un tableau. D'autre part, chez le dessinateur ou le graveur de profession, le comportement n'est pas loin de celui du sculpteur : penser toujours plus à la forme en soi qu'à celle qui apparaît par le mystère de l'irruption de la lumière, celle-ci étant tributaire de toutes les subtilités du monde coloré. Le dessin de Marchutz n'est donc ni une « étude » ni une « illustration » (au sens court de ce terme), c'est une expression en *ère*. Mais quand il lui arrive d'illustrer un texte, nous verrons plus loin comment il procède.

C'est pas une longue suite de sacrifices (et parallèlement il s'enrichissait) que Marchutz est parvenu à cette surprenante réussite : gouverner la lumière de telle manière qu'elle semble extraite de la blancheur même du papier. Lumière créant la forme tout en la laissant libre, respirante et toujours emportée. Jamais stagnante, et ce rare mérite est aussi éclatant dans ses dessins à la mine de plomb, nacrés ou blonds (1) - d'une délicatesse jamais séparée de l'acuité nécessaire - que dans son emploi si expérimenté de la chaleur et de l'intensité du crayon lithographique; son trait alors est *niordant* qu'il donne un démenti flagrant à ceux qui prétendent que cette vertu est l'apanage de la seule gravure sur cuivre, eau-forte ou pointe-sèche.

(1) Presque toutes allusions à des paysages de la campagne aixoise. apparitions d'une subtilité extrême dans une lumière naissante.

\*

Profondément, quels sont les caractères de son expression ? - S'il est permis de penser que l'art contemporain, a pu se libérer bien davantage qu'au XIX siècle d'une déférence excessive envers l'objet (tout en repoussant l'idée ridicule d'un progrès), si l'évolution de la peinture s'est dirigée, en partie, en faveur d'une émancipation de l'espace, d'un sentiment plus dépouillé du mouvement (cela se tient) faut-il redire une fois de plus que le nom de Cézanne n'est pas un des derniers à surgir dans notre esprit. Je me souviens d'avoir vu jadis une des dernières aquarelles du maître d'Aix, faites justement dans ce parc du château-noir, depuis longtemps sa maison et son atelier. Cette aquarelle, une fissure de rocher autour de laquelle s'organisaient quelques vibrations, des plus discrètes, qui se propagaient tout en s'évanouissant vers les bords du papier, abolissant jusqu'à l'idée de *cadre*. Reconnaissance avouée ou non, c'est par cette faille qu'est passée la peinture occidentale depuis cinquante ans, dans ce qu'elle a de plus risqué et de plus neuf. Et demeure actuelle. Marchutz a donc, eu égard à sa personnalité et à cause de cela même, quelques points en commun avec tous ceux qui sont entrés dans une certaine voie : celle qui consiste à préférer ce qui dilate la vision que nous pouvons avoir du monde, à celle qui la rétrécit. Sa parfaite entente de l'interruption et de l'affirmation, de la présence et de l'absence, en font un des artistes les plus conscients de ce but difficile à atteindre, et ce n'est pas d'hier qu'il a entrepris cette conquête.

\*

Léo Marchutz vient de terminer l'illustration lithographique de *l'Evangile de Saint-Luc*, travail de longue haleine. Illustrer dignement quoique ce soit est toujours difficile, voire indiscret ! Mais particulièrement un texte chargé d'images millénaires. Tout texte, d'ailleurs, sacré ou non, faisant partie depuis longtemps de notre structure mentale, quand il s'agit de l'accompagner - ou de le commenter - graphiquement, ce n'est pas seulement difficile, c'est redoutable.

Mais, avant de tenter la description du trait de Marchutz dans cette œuvre graphique, je ne vois rien de mieux à faire que de citer une phrase significative de Lionello Venturi, écrivant à son sujet dans l'excellente préface qu'il lui consacre : " les images créées par l'artiste apparaissent sur ces pages comme livrées à l'atmosphère, emportées par un vent qui naguère se fût appelé *étonnement* ». Expression dominante, en effet, d'éveil et d'effarement tout à la fois, créant une continuité des plus cohérentes, et jamais démentie. Cela est des plus rares, il faut insister sur ce point. Une seule des ces illustrations, détachée de l'ensemble, a sa beauté propre, certainement, mais il faut voir ce développement dans l'unité, pour comprendre que ces compositions, soulevées par un mouvement unanime, sont le fruit mérité d'un effort surprenant.

Mon opinion sur la qualité du trait lithographique de Marchutz se base sur l'expérience. Un trait lithographique purement accompli demande un entraînement soutenu. Que ce trait (je n'ai pas dit-: contour) qui semble naître de la blancheur de la page, puis dans sa course, atteint aux accents majeurs, soit utilisé avec toutes ses ressources - avec toutes ses possibilités de « modulations » - du gris le plus tendre au noir le plus intense, comme c'est le cas dans ces pages, je le dis comme je le pense, cela ne court pas les rues, ni les vitrines des libraires. C'est un exemple probant de l'enrichissement possible d'un grand texte. Et quel tact !

La disposition typographique est à l'unisson, le livre est imprimé par l'artiste, parallèlement à l'impression des lithographies. Tout cela dans son atelier du parc du château-noir. Un livre ou *pleins* et *déliés*, caractères et dessins, s'harmonisent et s'attisent dans une lumière respectant un *ensemble*, voilà qui me semble digne d'être remarqué.

ANDRÉ MASSON.